

Engel, Barbara Alpern. *Between the Fields and the City: Women, Work, and Family in Russia, 1861–1914*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994. Pp. xi, 254. Illustrations, tables, maps, index. \$59.95 (U.S.)

J.-Guy Lalande

Volume 25, numéro 1, octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016103ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016103ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lalande, J.-G. (1996). Compte rendu de [Engel, Barbara Alpern. *Between the Fields and the City: Women, Work, and Family in Russia, 1861–1914*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994. Pp. xi, 254. Illustrations, tables, maps, index. \$59.95 (U.S.)]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 25(1), 65–66. <https://doi.org/10.7202/1016103ar>

sis also produced a revolutionary syndicalist movement in Paris, which created a new rhetorical framework and source of identity for coachmen. But despite the emergence of a collective consciousness that extended to workers outside their occupation, coachmen remained relatively powerless as a labor force and their strikes failed because the presence of coachmen-owners weakened the ideological and tactical force of the union, splitting the ranks on issues such as pay structure and the introduction of cab meters.

While the uniqueness of this group as workers and as members of the service sector makes them very interesting, it also makes generalizing from this case study and appreciating its broader significance for working class history more difficult. The study of public transportation—a quintessentially urban phenomenon—highlights the fact that if social class is a relationship, in the service sector it extends well beyond that of worker-employer. This occupation brought coachmen under routine surveillance by the police, and also brought them into daily contact with those in higher social classes. What impact did these relationships have on the formation of class consciousness. Papayanis notes that “traditional” workers looked down on those in the service sector for their putatively servile relationships with employers and clients. But what of the coachmen’s self-identity, especially if he viewed his occupation as a path out of the working class? This question relates to another issue Papayanis raises but might have pushed further: the huge gap between the popular image of coachmen as “sluggards, drunkards, country bumpkins and unreliable nomads” (p.45) who were both rude and dangerous, and the “reality” portrayed in company evaluations of coachmen as stable, responsible, and no less sober than any other group of workers. How did this popular mythology emerge and what function did it play in class identities and class relations? These questions are among the many fascinating issues this book raises that should inspire other scholars in research on service sector workers.

Elinor A. Accampo
Department of History
University of Southern California

Engel, Barbara Alpern. *Between the Fields and the City: Women, Work, and Family in Russia, 1861–1914*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994. Pp. xi, 254. Illustrations, tables, maps, index. \$59.95 (U.S.).

Si la nature même de l’émancipation des serfs en 1861 intensifie grandement le besoin des paysans pour de l’argent comptant, la révolution industrielle, pour sa part, lente d’abord, puis accélérée à partir des années 1890, réduit (la machine étant plus productive que l’être humain) les possibilités de gagner ce numéraire à la campagne, affligée par surcroît d’une très forte croissance démographique. Dans ce contexte difficile de pauvreté quasi généralisée, le travail à la ville représente une alter-

native valable, tant pour les hommes que pour les femmes. Davantage une série d’essais qu’une monographie analytique, ce livre traite de la nature et des conséquences de la migration (en provenance des provinces de Tver, Iaroslavl, Kostroma, Moscou, Vladimir et Nizhnii Novgorod) de milliers de femmes paysannes — veuves, célibataires, mariées — vers les villes, quelles soient de petite, de moyenne ou de grande taille.

En quoi l’existence de ceux et celles qui empruntent ce chemin, menant du village à la ville, est-elle transformée? A l’aide de nombreuses données statistiques, Engel dépeint une dynamique sociale fort complexe: un relâchement des liens familiaux, particulièrement apprécié des femmes que le traditionnel système patriarcal pénalise et, en certains cas, opprime; un réaménagement des relations d’autorité à l’intérieur de la maisonnée paysanne; un élargissement des horizons culturels des femmes, de même qu’un meilleur contrôle de leur sexualité et, finalement, l’émergence d’un nouvel ordre familial, fruit de la rencontre entre la culture paysanne de ces hommes et de ces femmes et les conditions matérielles prévalant dans les villes — Moscou et Saint-Pétersbourg, par exemple. Si donc la ville offre à la paysanne russe un certain nombre d’avantages — liberté, indépendance, anonymat et emploi (travail à l’usine ou comme domestique, lequel impose cependant, à des degrés divers, à la fois exploitation et dégradation) — elle recèle aussi d’indéniables dangers: illégitimité et prostitution. En outre, la ville ne change pas fondamentalement le statut de la femme: même dans un nouvel environnement, celle-ci est encore perçue par l’homme comme une menace potentielle à la stabilité de la société et, donc, sujette au contrôle de l’homme. Sans surprise, l’auteure conclut au caractère ambigu, contradictoire même de l’expérience de la ville: “Even as the city attracted some women away from the village, the limited opportunities for women and the hardships of urban life left other women longing for home and the shelter of a village roof” (p. 242). Nostalgie du village qu’explique en partie le fait que la femme paysanne, indispensable au bon fonctionnement de l’économie rurale, acquiert un nouveau statut et davantage de pouvoirs lorsque le mari est absent, parti à la ville en quête de travail.

Utilisant abondamment et judicieusement sources primaires (pétitions et requêtes en demande de divorce, par exemple) et secondaires — rendues disponibles depuis la glasnost’ de Gorbatchév et l’effondrement de l’Union Soviétique en 1991 — Engel décrit avec une grande sensibilité les sentiments et les aspirations de ces femmes aux destins multiples. Elle adopte en outre une méthodologie qui fait place à des parallèles avec la situation des femmes aux Etats-Unis et dans certains pays européens (particulièrement la France et l’Angleterre). Pour toutes ces raisons, ce livre intéressera les historiens des femmes, du travail, du loisir, du milieu urbain et de la famille.

D’une lecture à la fois facile et agréable, *Between the Fields and the City* apporte une autre dimension à l’histoire sociale d’une Russie impériale en pleine mutation, à la suite de l’aboli-

tion du servage. Mon seul regret est l'absence d'une bibliographie complète à la toute fin du livre.

J.-Guy Lalande
Department of History
St. Francis Xavier University

Hamm, Michael F. *Kiev: A Portrait, 1800–1917*. Princeton: Princeton University Press, 1993. Pp. xviii, 304. Illustrations, tables, index.

Spécialiste en histoire urbaine et éditeur de deux collections d'articles parues récemment — *The City in Russian History* (1976) et *The City in Late Imperial Russia* (1986) — Michael F. Hamm nous donne ici le fruit de plusieurs années de recherche consacrées à l'étude d'une des plus célèbres cités d'Europe: Kiev. Quelles sont donc les principales couleurs de ce portrait?

Dans un style clair, l'auteur relate l'histoire de la transformation d'une ville-frontière en une grande métropole: ainsi, l'arrivée, en 1869–1870, du chemin de fer reliant Kiev à Odessa et à Moscou accélère sensiblement la croissance démographique de la ville qui passe de 70 000 habitants en 1870 à 626 000 en 1914. Kiev partage, en outre, certaines caractéristiques d'autres villes européennes du dix-neuvième siècle: le feu en tant que menace de destruction et possibilité d'un redessinement de la configuration physique de la ville; les scandales financiers; la question de la municipalisation de services publics (eaux, égouts, transports) souvent inadéquats et les ravages causés par différentes épidémies (le choléra venant en tête de liste). La partie la plus originale de ce livre est certainement celle qui traite 1) de la culture politique de Kiev, à la fois élitiste et étriquée dans la mesure où l'absence du droit de vote pour la très grande majorité de la population retarde la croissance d'un sens communautaire; 2) de l'émergence d'un mouvement socialiste, à la suite du développement d'une infrastructure industrielle un peu particulière — l'agriculture, plus que l'industrie, dominant l'économie de Kiev — et 3) des composantes ethniques (polonaise, juive, ukrainienne et russe) et religieuses (catholique, hébraïque, et grecque orthodoxe) de cette cité, de même que la façon dont chaque groupe contribue à modeler le caractère d'un tissu social polyglotte et bigarré à un point tel que son cosmopolitisme et sa diversité culturelle en font un microcosme de l'empire russe. Cette situation explique (sans les justifier, cependant) les mesures de russification introduites par certains tsars. A ce titre, le sort des Polonais et des Juifs est bien mis en évidence. Bien que numériquement faible (moins de 10% de la population totale), la présence polonaise préoccupe grandement les autorités politiques russes. Plus tragique encore est le sort réservé aux Juifs: autorisés par Catherine II (1762–1796) et par Alexandre II (1855–1881) à s'installer à Kiev, les Juifs s'immiscent assez rapidement et avec succès dans le monde des affaires (sucre, meunerie, banques) et des professions libérales, mais, en raison d'un anti-sémitisme pro-

fondément enraciné en sol ukrainien, ils deviennent à l'occasion les victimes de mesures discriminatoires — rafles, expulsions et pogroms (en 1881 et en 1905, par exemple). L'auteur consacre ses deux derniers chapitres à une description colorée de la vie quotidienne des habitants de Kiev — leurs divertissements et leurs loisirs (jeux de cartes, tavernes, sport organisé, concerts, festivals, prostitution); la turbulence des étudiants de l'université Saint-Vladimir; le rassemblement dans les bazars de journaliers et de serveurs en quête de travail — et aux bouleversements politiques et sociaux de l'année 1905, durant lesquels Kiev réagit davantage aux événements de la capitale nationale qu'elle ne provoque de nouveaux incidents.

La faiblesse de ce livre réside dans l'absence d'analyse — trop souvent, l'auteur se contente simplement d'accumuler une masse de détails sans toujours en dégager leur signification — et d'une discussion des différentes théories de développement urbain qui, tout en remplaçant l'histoire de cette ville d'Ukraine dans un cadre théorique, ajouterait une autre dimension à cette étude.

J.-Guy Lalande
Department of History
St. Francis Xavier University

Bayor, Ronald H. and Timothy J. Meagher, eds. *The New York Irish*. Baltimore: John Hopkins University Press, 1996. Pp. xxii, 743. Tables, maps, photos, index. U.S.\$ 45.00.

This book is good value, but only if one understands what it is. It is not a history of the New York Irish, although it includes masses of historical details, from earliest settlement to 1992. And it is not history done at a high professional standard, although many professional historians have participated. Instead, it belongs to the genre of local celebration. Usually these celebrations deal with a parish or a town, or even a city; the only thing which distinguishes this volume from most others is its massive size. This is New York and the story has to be big. The volume was funded by the Irish Institute of New York, which was founded in 1948 by the Mayo-born, New York politician and activist in Irish-related matters, Paul O'Dwyer. In the late 1980s, the octogenarian O'Dwyer (and his institute) was the moving force in commissioning this heterogeneous collection of essays by two dozen authors.

To their credit, the volume's editors do not claim to have produced a narrative, or even a chronological, history of New York City, but they have done a conscientious job of minimizing overlap. Johns Hopkins University Press has copy-edited the book to a high standard, and the technical apparatus, especially the index, are excellent.

Substantively, however, only four of the essays in the volume are of a standard that one would expect to find in a book published by a first-line university press. (Other pieces, are not nec-